

LE dernier volume de la trilogie raconte l'histoire de Trotsky exilé de l'Etat ouvrier qu'il avait fondé avec Lénine. Il décrit les importantes contributions intellectuelles apportées au cours de ces années par ce grand révolutionnaire, ses dernières luttes politiques, les événements tragiques qui survinrent dans sa vie avant qu'il ne soit assassiné par un émissaire de Staline. Il est évident que pour ce volume la tâche du biographe n'était pas facile. Les problèmes essentiels de notre époque, devant lesquels Trotsky s'est montré le continuateur de Marx, Engels et Lénine, sont toujours présents, sont en fait devenus plus aigus, et il est impossible de parler de Trotsky sans les traiter. Parler de Trotsky signifie parler du système capitaliste dans sa période de décadence et de résistance violente aux changements économiques et sociaux ; du réveil de la démocratie prolétarienne détruite par la caste bureaucratique réactionnaire qui apparut en Union Soviétique ; du problème jusqu'ici non résolu de créer une direction capable de mener l'humanité vers un nouvel ordre meilleur.

De quelque façon que Deutscher eut traité de ces problèmes, il devait soulever des controverses. Une difficulté supplémentaire tient au fait que le Trotsky de ces années-là fut le plus familier à la génération actuelle, l'homme qui est encore vivant dans les mémoires et dont l'image semble s'être gravée chez tous ceux qui l'ont rencontré même brièvement.

Le plan général de ce volume est le même que celui des deux précédents. Deutscher donne des résumés des principaux écrits de Trotsky durant la période étudiée, y ajoutant des extraits pour donner au lecteur un aperçu de l'original. Ceux-ci sont presque toujours bien choisis, et constituent une partie précieuse du livre. Mais comme, contrairement aux premières années, la plupart des sources originales étaient facilement accessibles, le biographe a fort justement réduit la partie anthologique au minimum indispensable au récit historique.

Deutscher considère la période du séjour à Prinkipo, de 1929 à 1933, comme de loin la plus féconde et la plus fructueuse des dernières années de Trotsky. Il y consacre la moitié du livre. La production littéraire de Trotsky à Prinkipo fut en effet énorme, et de la plus haute qualité : l'Histoire de la Révolution russe en trois volumes, une autobiographie : *Ma Vie*, une série d'articles approfondis et saisissants sur le plus critique problème

du moment : la montée du nazisme, la suite de ses appréciations au jour le jour des développements en Union soviétique, seul apport marxiste original sur ce sujet à l'époque, en certaines circonstances, des ouvrages de première importance sur des sujets tels que le début de la Révolution espagnole, et une ample correspondance à une échelle internationale concernant la tâche de reconstitution du mouvement socialiste révolutionnaire.

Deutscher accomplit un excellent travail en inventariant et en évaluant ces trésors. L'appréciation qu'il donne de Trotsky en tant qu'historien est particulièrement chaleureuse et élogieuse.

Deutscher n'hésite pas à considérer cette œuvre comme la plus grande de son genre : « Son œuvre historique est dialectique comme peu d'ouvrages du genre — produits par l'école marxiste — l'ont été depuis Marx, de qui il tire son style et sa méthode. A côté des œuvres historiques mineures de Marx : La lutte des classes en France, Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte, et La Guerre civile en France, l'Histoire de Trotsky apparaît comme la vaste fresque murale en face de la miniature. Si Marx dépasse le disciple par la puissance de sa pensée abstraite et de son imagination gothique, le disciple est à son tour supérieur comme peintre épique, particulièrement comme maître dans la description vivante des masses et des individus au cours de l'action. Son analyse socio-politique et sa vision artistique s'harmonisent si bien qu'il n'apparaît pas trace de divergences entre elles. Sa pensée et son imagination prennent ensemble leur essor. Il expose sa théorie de la révolution avec la tension et l'élan d'une narration ; et son récit tire sa profondeur de ses idées. Ses scènes, portraits, dialogues, si vivants dans leur réalité, tirent un éclat intérieur de sa conception du processus historique. »

Comme en témoignent les titres des volumes de la trilogie : *Le Prophète armé*, *Le Prophète désarmé*, *Le Prophète banni*, l'aptitude de Trotsky à prévoir l'avenir fut aux yeux de Deutscher sa faculté la plus irrésistible. Il cite des exemples de la justesse de prévision presque inquiétante de Trotsky. Un d'entre eux, dans le dernier volume, ne manquera pas d'impressionner chaque lecteur. Le parallèle au niveau élevé de la lutte des classes internationales, illustre bien le contraste entre la clairvoyance de Trotsky quant à la signification de l'ascension de Hitler, et l'aveuglement des staliniens, représentés en l'occurrence par Thaelmann :

« A une époque aussi tardive que septembre 1932, peu de mois avant que Hitler ne devienne Chancelier, Thaelmann, à une session de l'Exécutif de l'Internationale communiste, répétait encore ce qu'avait dit Münzenberg : « Dans son pamphlet évoquant les moyens de vaincre le national-socialisme, Trotsky ne donne qu'une réponse ; celle-ci : le Parti Communiste allemand doit s'unir au Parti social-démocrate... C'est là, d'après Trotsky, le seul moyen pour la classe ouvrière allemande de se sauver du fascisme. Ou bien, dit-il, le Parti Communiste fait cause commune avec les social-démocrates, ou bien la classe ouvrière allemande est anéantie pour 10 ou 20 ans. C'est la théorie d'un fasciste et d'un contre-révolutionnaire complètement failli. C'est la théorie la plus mauvaise, la plus dangereuse et la plus criminelle que Trotsky ait élaboré au cours de ses dernières années, consacrées à sa propagande contre-révolutionnaire. »

« Un des moments les plus décisifs de l'histoire approche, réplique Trotsky... où l'Internationale Communiste en tant que facteur révolutionnaire peut être rayée de la carte politique pour toute une période historique. Que les aveugles et les lâches refusent d'en tenir compte ! Que les calomnieux et les scribouillards à gages nous accusent d'être ligés avec la contre-révolution ! La contre-révolution n'est-elle pas devenue un fait qui gêne la digestion des bureaucraties communistes... Rien ne doit être caché ou minimisé. Nous devons dire aussi fort que nous le pouvons aux travailleurs avancés : Après la « troisième période » d'imprudence et de vantardise, la quatrième période de panique et de capitulation s'est installée. Dans un effort presque désespéré pour secouer les communistes, Trotsky mit dans les mots toute la force de sa conviction, et une fois encore ils résonnèrent comme une sonnerie d'alarme : « Travailleurs communistes ! Vous êtes des centaines de milliers, des millions... Si le fascisme arrive à prendre le pouvoir, il passera comme un tank terrifiant sur vos crânes et vos échinés. Votre salut réside dans une lutte sans merci. Seul un combat en union avec les travailleurs social-démocrates peut amener la victoire. Hâtez-vous, travailleurs communistes, il vous reste bien peu de temps à perdre. »

Tout au long de la biographie, Deutscher souligne la continuité de la pensée marxiste de Trotsky, s'efforce de son mieux de déterminer l'apport de Trotsky à l'ensemble de la littérature marxiste, et présente d'une façon fidèle et claire les contributions particulières de Trotsky.

Dans les volumes précédents, il étudia la théorie de Trotsky de la révolution permanente, son travail brillant dans le domaine de la critique littéraire, son rôle éminent dans les Révolutions de 1905 et 1917, le programme qu'il fit pour le premier Etat ouvrier resté isolé au cours des années 20, le début de ses luttes contre le stalinisme. Dans ce troisième volume, Deutscher attire tout particulièrement l'attention sur l'analyse que fit Trotsky de la nature du fascisme, sur les moyens qu'il préconisait pour le combattre — apport au marxisme qui est méconnu aujourd'hui, essentiellement par suite de l'incessante campagne de calomnie menée contre Trotsky.

De nombreux disciples ajouteraient à cette liste, et mettraient peut-être même au sommet de ses réalisations, la définition de l'Union soviétique comme Etat ouvrier dégénéré, et particulièrement l'analyse de Trotsky sur les sources de la nature du stalinisme. Deutscher, pour sa part, émet d'importantes réserves à ce sujet. Il estime que Trotsky, malgré son apport fondamental dans ce problème, n'en a pas eu une vision tout à fait claire.

Au passage, Deutscher révèle certains traits physiques de Trotsky. La fidélité du portrait atteint l'exactitude photographique (la photographie laisse toujours échapper quelque chose de son modèle). Ce qui est d'autant plus remarquable que jamais Deutscher n'eut l'occasion de rencontrer Trotsky, et dut se baser sur les impressions d'autres personnes, en dehors, bien sûr, de la documentation écrite.

Il faut aussi convenir que le portrait est, d'un point de vue artistique, tout à fait bon. Une réserve cependant doit être faite. Le souci de Deutscher d'expliquer les divergences apparentes entre le programme de Trotsky de révolution socialiste dans les pays industriels avancés, et la progression actuelle de la révolution mondiale dans le secteur colonial, entre le programme de Trotsky pour la reconstitution du mouvement révolutionnaire socialiste, et la faiblesse organisationnelle constatée jusqu'à maintenant de la IV^e Internationale, ce souci donc, l'amène à un certain nombre de conclusions qui nous paraissent erronées et sur lesquelles nous nous sommes exprimés par ailleurs (2).

(1) Les Editions Julliard.

(2) Voir les articles de J. Hansen : « La biographie de L. Trotsky de Deutscher » dans « IV^e Internationale », février-mars 1964 et de P. Frank dans « IV^e Internationale » de novembre 1964.

Développer l'action pour l'aide au Vietnam et à St-Domingue

(Suite de la page 1.)

grands dangers, et il faut dire haut et fort que les ripostes à ces agressions, à cette politique de déchaînement armé de la contre-révolution, ont été très nettement insuffisantes, qu'elles n'ont pas atteint le niveau qui donnerait à réfléchir à Washington, à lui faire faire machine arrière.

Il y a eu, certes, de grandes manifestations en Amérique latine, du Mexique jusqu'en Argentine ; mais pas au point de faire basculer même dans un seul pays les laquais indigènes de l'impérialisme américain. Il y a les manifestations importantes et significatives des universitaires et étudiants des Etats-Unis, encore qu'il y a lieu de signaler que les universitaires portaient leurs inquiétudes et leur condamnation sur l'affaire du Vietnam et ne suivaient pas les étudiants dans leur jugement sur l'opération de Saint-Domingue. Mais, nous savons bien, ici, en France, après les années de guerre d'Algérie, que les interventions même les plus courageuses des universitaires et des étudiants ne suffisent pas à arrêter un impérialisme, surtout si le mouvement ouvrier organisé ne bouge pas et si ses dirigeants s'expriment en fieffés valets de cet impérialisme.

En Europe, les manifestations contre l'impérialisme américain ont manqué de vigueur. Et on ne saurait trop souligner qu'en France cette carence a une explication scandaleuse : la social-démocratie fait assaut de pro-américanisme et le P.C.F., soulignant ce qu'il appelle les « aspects positifs » de la politique étrangère de de Gaulle, soutient cette politique et se dérobe à toute action qui pourrait en montrer le caractère fallacieux.

La résistance des masses de Saint-Domingue, la combativité du peuple vietnamien, ont non seulement tenu en échec les forces armées impérialistes ; elles ont, par les efforts héroïques déployés depuis plusieurs mois, commencé à alarmer, aussi bien dans les pays capitalistes, dans les pays du tiers-monde et aussi dans les Etats ouvriers, nombre de militants qui s'interrogent sur la politique de la « coexistence pacifique », sur ses implications et ses conséquences. Ils voient que le gouvernement soviétique, pour la première fois, reste quasiment immobile quand est attaqué le territoire d'un Etat du « camp socialiste » ; ils voient le gouvernement chinois, dont on peut comprendre

la prudence, se livrer à une propagande inepte pour dénoncer les successeurs de Khrouchchev au lieu de les mettre au pied du mur par des propositions publiques d'actions communes ; ils voient que toute la force qui existe effectivement au service de la lutte anti-impérialiste et anti-capitaliste est paralysée.

Sans aucun doute, la crise que connaît le mouvement international des ouvriers et des masses opprimées est en train de s'approfondir sous l'effet des tragiques expériences d'aujourd'hui. Le prestige, l'autorité des directions qui sont à la tête de millions d'hommes sont profondément atteints. Mais rien ne serait plus dangereux que de permettre que cela se fasse par des démonstrations poussées jusqu'à leurs plus funestes conséquences. Ces directions auront à rendre compte ; mais sans plus attendre, il faut exercer dans les organisations les interventions, les pressions les plus énergiques, pour faire opérer un tour-

L'EPREUVE DE VERITE DES PRESIDENTIELLES

(Suite de la page 1.)

ne pouvait revenir sur la candidature Defferre, il adopta à 100 %, ou presque, un texte que chacun a voté avec des arrière-pensées. Pour Defferre, le « mouvement » autour de sa candidature, les petits bourgeois et les bourgeois qu'elle associera serviront à liquider les vieilles idées et le vieux parti. Il est à souligner les nombreux propos pessimistes au sujet du parti socialiste qui furent prononcés par lui et par ses partisans à ce congrès (Defferre insista sur les pertes d'effectifs. « Nous sommes atteints d'une leucémie », déclara un sénateur de Seine-et-Oise). Par contre, ses adversaires escomptent que l'échec électoral portera un coup à la « fédération » de Defferre dans la S.F.I.O. ; le maire de Lille a parlé de « l'éclatement de cette nébuleuse ». Enfin, Mollet a insisté sur les changements qui se produisent dans le P.C.F.

Dans le P.C.F., la direction se garde d'exprimer

publiquement ses différends intérieurs. Finalement, le maintien de la candidature Defferre dans les conditions présentes l'a débarrassée d'un choix difficile. Mais cela ne supprime pas la crise provoquée par l'absence de politique et l'absence d'autorité de la direction depuis la mort de Thorez, dans le cadre de la crise internationale du stalinisme. Même le succès bureaucratique remporté il y a moins de trois mois à l'Union des Etudiants Communistes s'est avéré sans lendemain, la nouvelle direction de cette organisation étant déjà divisée politiquement. Dans la coulisse, la direction du P.C.F. (ou une partie de celle-ci) paraît évoluer vers des positions « italiennes », mais ce n'est pas là la façon de résoudre le problème car le P.C.F. ne possède pas l'avantage dont dispose à présent le P.C. italien, à savoir d'agir dans le cadre de la démocratie bourgeoise. Le régime gaulliste ne rend pas la tâche aisée aux partis qui veulent vivre et agir comme du temps de la III^e et de la IV^e République.

Les jeux pour la prochaine élection présidentielle sont désormais faits. La défaite électorale est inévitable. Ce qui importe, c'est que de cette défaite soient tirées des leçons qui serviront à la rénovation du mouvement ouvrier en vue d'éviter des défaites ultérieures autrement cuisantes que sur le plan électoral.

Pierre FRANK.